Le Roman Contemporain, 1868-1878.

CONGRÈS BIBLIOGRAPHIQUE INTERNATIONAL

TENU A PARIS DU 1er AU 4 JUILLET 1878

SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE

LE ROMAN CONTEMPORAIN

(1868-1878)

PAR

M. FIRMIN BOISSIN

(Extrait du compte-rendu des travaux).

PARIS

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE

35, RUE DE GRENELLE, 35

1879

LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE ET LE CONGRÈS INTERNATIONAL DE 1878.

La SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE, sous les auspices de laquelle le Congrès s'est réuni, se compose de membres titulaires et d'associés correspondants, dont le nombre est illimité. On fait partie de la Société après avoir été admis par le Conseil, sur la présentation de deux membres titulaires ou associés.

Chaque Sociétaire paye une cotisation annuelle de 10 francs.

Tout Sociétaire peut se libérer de la cotisation annuelle en faisant un versement de 100 francs.

Le titre de membre titulaire est acquis à tout Sociétaire qui, en outre, fait à la Société un apport de 100 francs au moins.

Les demandes d'admission doivent être adressées au secrétaire de la Société.

Le CONGRÈS BIBLIOGRAPHIQUE INTERNATIONAL s'est tenu à Paris du 1er au 4 juillet 1878. Le compte-rendu de ses travaux forme un fort volume in-8° du prix de 10 francs.

Liste des principaux rapports présentés au Congrès :

1re SECTION. MOUVEMENT SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE.

1° Livres. — Exégèse et histoire biblique, *par* M. ***. — Droit, *par* M. TERRAT. — Philosophie et morale, *par* M. ANTONIN RONDELET. — Importance de la philosophie, *par* le R. P. TONDINI. — Science sociale, *par* M. CLAUDIO JANNET. — Géologie, *par* M. DE LAPPARENT. — Chimie, *par* M. LEMOINE. — Anthropologie et études préhistoriques, *par* M. A. ARCELIN. — Archéologie préhistorique de la Suède, *par* M. E. BEAUVOIS. — Linguistique et philologie, *par* M. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE. — Littérature ancienne, *par* M. CH. HUIT. — Littérature épique du moyen-âge, *par* M. LÉON GAUTIER. — Littérature française du moyen-âge, en général, *par* M. MARIUS SEPET. — Littératures méridionales, *par* M. le comte DE PUYMAIGRE. — Littérature finnoise, *par* M. E. BEAUVOIS. — Littérature slave, *par* le R. P. MARTINOV. — Littérature canadienne, *par* M. E. RAMEAU. — Littérature romanesque contemporaine, *par* M. FIRMIN BOISSIN. — Géographie et voyages, *par* M. ALEXIS DELAIRE. — Antiquités chrétiennes des premiers siècles, *par* M. l'abbé DUCHESNE. — Sources de l'histoire de France, *par* M. J. VAESEN. — Histoire de la Révolution française, *par* M. MAXIME DE LA ROCHETERIE. — Histoire de l'enseignement primaire en France, *par* M. l'abbé ALLAIN. — Épigraphie, *par* le R. P. THÉDENAT. — Numismatique, *par* M. ANATOLE DE BARTHÉLEMY. — Histoire des Congrès, *par* M. le comte DE MARSY.

Auguste Arnoux

CONGRÈS BIBLIOGRAPHIQUE INTERNATIONAL

TENU A PARIS DU 1er AU 4 JUILLET 1878

SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE

LE ROMAN CONTEMPORAIN

(1868-1878)

PAR

M. FIRMIN BOISSIN

(Extrait du compte-rendu des travaux).

PARIS

AU SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ BIBLIOGRAPHIQUE

35, RUE DE GRENELLE, 35

1879

LE ROMAN CONTEMPORAIN

(1868-1878)

Tout récemment, dans son exposé des travaux de la *Société bibliographique universelle*, notre éminent et zélé directeur, M. G. de Beaucourt, constatait que le roman était devenu une nécessité qu'il fallait subir. Rien de plus vrai. Le roman, relégué jadis dans la loge du concierge et la mansarde de l'ouvrière, est entré aujourd'hui dans les salons et les boudoirs. De toutes les branches de la littérature, c'est la plus cultivée et la plus féconde, et le nombre de romans qui se publient, en France, chaque année, est vraiment prodigieux.

Est-ce un bien ? Est-ce un mal ?

Ce serait un bien si les auteurs de ces productions savaient respecter ce qui est respectable et, sous prétexte de parler à l'imagination, ne s'efforçaient pas de détruire dans les âmes le sentiment de l'idéal.

Nous parlerons plus loin des romanciers religieux et de ceux qui, sans affecter la note religieuse, se rattachent par leur honnêteté d'esprit et leurs tendances à la littérature catholique. Pour le moment, il n'est question que des romanciers qui, plus ou moins, se réclament de la littérature libre-penseuse.

Cette école se distingue par deux notes dominantes, très accentuées : le Réalisme et l'Esprit révolutionnaire.

Il ne faut pas entendre par « Réalisme » l'art de décrire les choses dans leur exacte réalité. Le Réalisme consiste principalement dans la peinture des choses les plus basses, les plus grossières et les plus bestiales. Pour les réalistes, tout dire, tout montrer, tout exprimer constitue la perfection artistique. Les plaies les plus hideuses comme les vertus les plus sublimes sont dans la nature. Le devoir de l'écrivain est de ne rien cacher. — La belle raison ! Voltaire y a répondu. Vous connaissez sa réponse. Elle est trop risquée pour être reproduite

La marque et la mission de la littérature vraiment digne de ce nom, c'est d'élever la pensée humaine et d'élargir ses horizons, en parlant avec respect de ce qui intéresse l'humanité, de

ses croyances, de ses lois, de ses mœurs, de ses grandeurs, de ses misères, de ses angoisses et de ses espérances. Dans la littérature réaliste, rien de pareil. On traîne la langue française dans des bas-fonds et dans des souillures sans nom qui la déshonorent; on en fait la servante des plus mauvais appétits — quand on n'en fait pas le porte-voix de la haine et de l'insurrection.

Les réalistes contemporains se disent disciples de Balzac. La prétention ne nous paraît pas suffisamment justifiée. Sans doute, dans sa *Comédie humaine*, Balzac a souvent violé les lois de la morale éternelle ; mais, souvent aussi, notamment dans *Eugénie Grandet*, *Ursule Mirouet*, le *Médecin de campagne*, la *Recherche de l'absolu*, il a fait œuvre d'idéaliste — et, s'il est blâmable d'avoir décrit le vice avec trop de complaisance, il n'a jamais, du moins, attaqué ces deux grandes choses : le principe d'autorité et le catholicisme. Ceux, au contraire, qui s'intitulent ses disciples sont, à quelques exceptions près, des négateurs, des démolisseurs, des révolutionnaires.

Prenons, par exemple, M. Emile Zola, le romancier qui a tiré du Réalisme tout ce qu'il est possible d'en tirer dans le bas et l'immonde. On doit à cet auteur en vogue toute une série de romans qui portent ce titre général : *Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire*. Immédiatement, devant ce titre prétentieux, vous reconnaissez que vous avez à faire à un matérialiste déterminé. M. Zola n'est, en effet, pas autre chose. *Thérèse Raquin*, le *Ventre de Paris*, la *Conquête des Plassans*, la *Faute de l'abbé Mouret*, *Son Excellence Rougon* et surtout l'*Assommoir* sont des œuvres où le matérialisme s'étale dans toute son impudeur. Les mots orduriers, les expressions équivoques, les situations libertines y pullulent. Çà et là, quelques pages idylliques, d'une fraîcheur d'oasis, écrites avec un talent incontestable ; mais elles sont comme noyées dans l'ordure qui les entoure. M. Zola a dit de son *Assommoir* : « Mon livre a l'odeur du peuple ! » Nous en sommes fâchés pour le peuple, car cette odeur ne sent pas bon. Le matérialisme n'est pas d'ailleurs le seul défaut que l'on puisse reprocher aux romans de M. Zola. Cet écrivain ne se fait jamais faute de discréditer le clergé, les choses de la religion et les autorités sociales Qu'est-ce que la *Conquête des Plassans* et la *Faute de l'abbé Mouret* ? sinon des pamphlets contre les prêtres. Son abbé Faujas est un monstre, et son abbé Mouret, dont la chute est provoquée naturellement par la femme, n'a absolument rien d'édifiant. Les dévotes de M. Zola sont des Madame Bovary mystiques qui n'arrivent à la dévotion que par l'hystérisme. On dirait pourtant que M. Zola a

des velléités de sortir de ces bourbiers. S'il y a, dans son dernier roman : *Une page d'amour*, des peintures trop libres et quelques détails repoussants, nous sommes à cent lieues de l'*Assommoir*. Est-ce remords ? Est-ce coquetterie d'artiste ? Nous ne savons, mais la chose était à noter.

A côté de M. Zola, nous devons placer les frères de Goncourt, M. Gustave Flaubert, M. Alphonse Daudet, M. Léon Cladel et M. Ferdinand Fabre. Ce sont les étoiles de l'école réaliste. On doit aux frères de Goncourt les romans suivants parus en ces dernières années : *Charles Demailly*, *Sœur Philomène*, *Manette Salomon*, *Renée Mauperin*, *Germinie Lacerteux*, *Madame Gervaisais* et la *Fille Elisa*. Le catholicisme n'est ouvertement attaqué par MM. de Goncourt que dans *Madame Gervaisais*. Leur thèse est celle-ci : La Grâce tue la Nature ; et, pour donner à ce sophisme une apparence de raison, ils mettent en scène une dame du meilleur monde que la piété rend mauvaise mère. MM. de Goncourt, qui ont parlé en termes si touchants de la Reine aux Sept-Douleurs, Marie-Antoinette, et de l'héroïsme de ses derniers moments, auraient dû se rappeler que la grâce, loin de tuer la nature, l'idéalise, la purifie et la perfectionne. Leur *Madame Gervaisais* est plus qu'un mauvais livre, c'est une mauvaise action. *Germinie Lacerteux* est un cas qui relève de la physiologie, comme la *Fille Elisa* relève de la médecine légale. C'est le récit de la triste vie des Messalines du ruisseau. *Charles Demailly* et *Manette Salomon* nous introduisent dans le monde des lettres vénales et des artistes gouailleurs. Ce sont des tableaux d'un réalisme achevé où la morale n'a rien à voir. D'un tout autre ordre procèdent *Sœur Philomène* et *Renée Mauperin*. Le sentiment de l'idéal y rayonne par intermittences — et il y a des pages charmantes. Tout n'y est pas à louer, tout n'y est pas à blâmer non plus, et dans l'œuvre de MM. de Goncourt ces deux romans font une exception.

De 1868 à 1878, M. Gustave Flaubert a fait paraître *Salambô*, l'*Education sentimentale*, la *Tentation de saint Antoine* et *Trois contes*. *Salambô* est un roman carthaginois, l'auteur décrit pour décrire. Cette œuvre, comme la *Momie* de Théophile Gautier, n'a qu'une valeur archéologique L'*Education sentimentale* est du réalisme à la dernière puissance C'est froid, glacial et d'un scepticisme navrant. Dans la *Tentation de saint Antoine*, irrespectueux comme tout libre-penseur, M. Flaubert joue aux marionnettes avec les dieux de la Grèce, de Rome, de la Chaldée, de l'Égypte, de la Perse, de Babylone et de l'Inde. Devant saint Antoine, passent tous les fantômes, toutes les visions, toutes les idoles, toutes les sectes philosophiques. On dirait la nuit de

Walpurgis du second *Faust*. Le cauchemar se termine par des professions de foi matérialistes, naturalistes et panthéistiques. La conclusion qui s'en dégage est que toutes les religions sont indifférentes et que le christianisme n'est qu'une étape de l'évolution de l'humanité. Les *Trois contes* ont une toute autre valeur littéraire et philosophique. Par-ci, par-là, les théories du réaliste et du libre-penseur s'y montrent, mais comme en passant, à la sourdine. Un de ces trois contes est, en son genre, un petit chef-d'œuvre : c'est la *Légende de saint Julien l'hospitalier*. L'auteur en a trouvé le sujet dans des vitraux d'église et, tout en faisant de la couleur à outrance, il a laissé à cette légende sa naïveté primitive. De la part de l'auteur de *Madame Bovary*, voilà un mérite dont il faut savoir lui tenir compte.

Devons-nous ranger M. Alphonse Daudet parmi les réalistes ? Oui et non. Il a assez de goût pour éviter les brutalités de M. Zola ; il possède parfois l'émotion intérieure. Mais, comme M. Flaubert et M. Zola, c'est un descriptif à outrance et, sans en faire un métier, il ne se prive pas de temps à autre de pousser sa petite pointe sur le terrain du dévergondage intellectuel. On doit à M. Alphonse Daudet *Fromont jeune et Risler aîné*, *Jack* et le *Nabab*. Le *Nabab* n'est pas précisément un roman. C'est une série de tableaux destinés à nous raconter la vie, le triomphe et la chute d'un méridional enrichi en Égypte et ruiné par les sangsues parisiennes. La politique règne d'un bout à l'autre de ce livre. Les personnages qui y figurent appartiennent aux dernières années du second Empire, et quelques-uns, tels que le duc de Mora, le marquis de Monpavon, Felicia Ruys, sont très facilement reconnaissables. Quant au Nabab, il avait nom François Bravay et était député du Gard. Il y a dans le *Nabab* des pages d'une réelle puissance, entr'autres la scène de l'invalidation de Bernard Jansoulet et la mort du duc de Mora. Mais, prise dans son ensemble, l'œuvre est faible, et elle est faible parce qu'elle repose sur la politique. Or, le roman politique ne formera jamais œuvre d'art parfaite — il lui manque le naturel, la sérénité, la sincérité. Ses excitations proviennent de haines de commande et de préventions sans critique. Ajoutons que, dans le *Nabab*, M. Alphonse Daudet n'a pas su se défendre de cet esprit voltairien qui est actuellement si fort à la mode. On ne le retrouve pas néanmoins dans *Jack*, histoire d'un pauvre paria moderne, fils d'une de ces femmes qui ne devraient jamais avoir d'enfant. Quant à *Fromont jeune*, cela commence par des scènes d'adultère et cela finit par des suicides. Il n'y a que l'épisode de la petite Dolebelle qui soit à l'abri de tout reproche dans ce roman, couronné par l'Académie française comme un

ouvrage utile aux mœurs. Il faut avouer que l'Académie a parfois de singulières distractions.

M. Léon Cladel et M. Ferdinand Fabre avaient débuté par de chaudes peintures de la nature méridionale. On doit au premier la *Fête de saint Bartholomée porte-glaive ;* on doit, au second, les *Courbezon*. Quoique réalistes, ces deux romans ne dépassaient pas la mesure et ne se perdaient pas dans les thèses révolutionnaires. Aujourd'hui, M. Cladel chante les va-nu-pieds et les tristes héros des orgies rouges. M. Ferdinand Fabre, lui, ridiculise les catholiques de l'école de Joseph de Maistre dans le *Marquis de Pierrerue*, et renouvelle les théories de *Madame Gervaisais* dans la *Petite Mère*. La religion tient dans ces romans une grande place, mais ce n'est pas la bonne, et le père Phalippon n'est qu'une dilution du Rodin d'Eugène Sue. Que nous sommes loin de ces scènes austères ou riantes, mais vraies, de la vie cléricale, si bien décrites dans les *Courbezon !* Entre temps, M. Ferdinand Fabre a publié *Barnabé* et l'*Abbé Tigrane*. L'*Abbé Tigrane* est un roman sans intrigue amoureuse. Il n'y a dans l'action que des prêtres : quelques-uns sont présentés avec sympathie ; d'autres ne s'offrent à nous que sous les traits de la caricature. Dans *Barnabé*, l'auteur a décrit les mœurs de ces ermites des Cévennes qui, il n'y a pas un demi-siècle, sous le nom de « Frères libres de Saint-François, » gardaient les chapelles perchées sur le sommet des montagnes. Or, M. Fabre fait de tous ces ermites des goinfres, des libertins et des voleurs, ce qui est évidemment une exagération. En outre, l'auteur a beau dire que ces ermites n'ont rien de commun avec le clergé, leurs tours pendables n'en rejaillissent pas moins sur la religion dont ils ont revêtu les insignes.

Telles sont les productions les plus bruyantes et les plus brillantes de l'école réaliste, pendant ces dernières années. Inutile de parler du menu fretin.

Voici maintenant un aperçu sur les œuvres de quelques romanciers qui, sans être des réalistes absolus et des descriptifs interminables, tiennent cependant de l'école de M. Zola par certaines de leurs préoccupations et de leurs tendances. Le chef de ces réalistes mitigés qui ne repoussent ni l'idéal, ni l'émotion, ni les généreux sentiments, mais qui souvent les dénaturent ou les rapetissent, est Madame George Sand — morte en 1877. De George Sand, procèdent MM. Victor Cherbuliez, Octave Feuillet, Jules Sandeau, Amédée Achard, Ernest Daudet, Gustave Droz et d'autres d'une notoriété plus restreinte.

Pendant les six dernières années qui ont précédé sa mort, George Sand a donné *Pierre qui roule*, le *Beau Laurence*, *Mal-*

gré tout, Francia et *Flamarande*. De ces romans, un seul a fait du bruit : c'est *Malgré tout*. On a voulu voir dans un des personnages du livre, Mlle Carmen de Tortosa, le portrait de jeune fille d'une majesté aujourd'hui déchue et proscrite. Les allusions de Madame George Sand sont d'autant plus de mauvais goût que nul n'ignorait ses relations avec le Palais-Royal et que le malheur a toujours droit au respect. On publie actuellement les œuvres posthumes de l'auteur de *Mauprat*. Ne parlons pas de la *Coupe,* un poème fastidieux, ni de *Lupo Liverani*, pastiche rationaliste d'un drame catholique de Tirso de Molina ; mais signalons, à vol d'oiseau, les *Contes de la Grand' mère*. Ces contes, de temps à autre, laissent passer des bouts d'oreilles, sur lesquels on lit : panthéisme, boudhisme, métempsycose, migration des âmes. Néanmoins, il en est dans le nombre, qu'on peut louer sans restriction. Le merveilleux du récit y cache toujours une leçon, et les bonnes fées, évoquées par George Sand, préconisent : celles-ci, l'amour du travail ; celles-là, les avantages de la vertu. D'autres révèlent aux enfants les secrets de la minéralogie, de l'entomologie et de la botanique, — tout comme les romans scientifiques de M. Jules Verne, *Cinq semaines en ballon, Le Capitaine Hatteras, De la terre à la lune, Cinq mille lieues sous les mers, Le Tour du monde,* etc., nous initient aux merveilles de la nature et aux découvertes du génie moderne. Cette fois, Madame George Sand fait oublier le débauché « Flamarande, » la démocrate « Francia » et le frivole « Laurence. » Lélia a presque disparu sous le respectable bonnet de l'aïeule.

Il y a peu à dire sur M. Victor Cherbuliez, sinon que ce romancier infatigable n'a pas trouvé suffisante la gloire qui lui revenait du *Comte Kostia* et du *Prince Vitale*. Il a fait successivement *Prosper Randoce,* qui est la réhabilitation du fils naturel; *Meta Holdenis* où l'adultère est excusé par l'amour ; l'*Aventure de Ladislas Bolski, Miss Rovel, Joseph Noirel* et *Samuel Brohl,* où des idées singulières sont souvent développées dans un style travaillé, cherché, léché, maniéré, qui n'est pas une des moindres singularités du romancier genevois. Ce serait, au surplus, un petit malheur, si, de temps en temps, M. Cherbuliez ne se croyait tenu à accabler de ses quolibets un culte qui n'est pas le sien et que les simples convenances lui font un devoir de respecter. *Samuel Brohl* toutefois est indemne de ce travers. Quant à *Joseph Noirel*, M. Cherbuliez n'a pas à tirer gloire de cette œuvre. Elle fait la part belle au socialisme, et le dénouement fort immoral rappelle le dénouement des romans fatalistes de l'auteur de la *Salamandre*. M. Octave Feuillet, lui aussi, a, comme M Cherbuliez, sacrifié quelquefois au mauvais goût du

jour. Ainsi le Musset des familles s'est laissé aller, dans M. de *Camors* et *Julia de Trécœur*, à remuer certaines passions malsaines. M. Octave Feuillet eût mieux fait de ne pas marcher sur les peu enviables brisées de M. Arsène Houssaye et de M. Adolphe Belot. Toutefois, il y a progrès. *Un mariage dans le monde* et les *Amours de Philippe*, sans être sans péché, témoignent d'un goût plus pur et d'idées plus convenables. Il y a même dans les *Amours de Philippe* des pages fort belles sur la vie de province et sur l'utilité de la noblesse campagnarde par ces temps de démocratisation à outrance.

On a surnommé M. Octave Feuillet le peintre de la vie mondaine. M Jules Sandeau est un peu de la même famille. Seulement l'auteur de *Mademoiselle de la Seiglière* se repose sur ses anciens lauriers. Nous n'avons à signaler de lui que *Jean de Thommeray*, histoire d'un enfant prodigue qui du libertinage allait glisser dans la malhonnêteté sans la guerre de 1870. Cette malheureuse guerre fut la chaudière d'Eson du gentilhomme breton. Elle le rajeunit et le transfigura. A la même école que MM. Feuillet et Sandeau, mais avec des visées moins aristocratiques, appartiennent M. Amédée Achard, l'auteur de la *Robe de Nessus ;* M. Ernest Daudet, M. Gustave Droz, le romancier plus que mondain de la *Vie parisienne ;* Xavier Aubryet, un charmant esprit que la peur d'être banal rend parfois faisandé ; Louis Enault qui s'est toujours fait un honneur de respecter la morale.

Mais, arrivons aux romans révolutionnaires. Nous appelons ainsi ces œuvres de haine écrites uniquement pour faire mentir l'histoire et réhabiliter ces époques néfastes : 93, 1830, 1848, 1870, 1871, c'est-à-dire la Terreur, le faux libéralisme, le socialisme et la commune. Victor Hugo peut être considéré comme le Grand-Lama des romanciers révolutionnaires. Sa dernière œuvre en prose — racontant un épisode des guerres de Bretagne et de Vendée — fait intervenir trois principaux personnages : le marquis de Lantenac, Gauvain et Cimourdain. Le marquis de Lantenac, c'est l'ancien régime, l'injustice, les ténèbres. Gauvain, renégat de la noblesse, représente la Gironde ; Cimourdain, renégat du clergé, personnifie la Montagne. Il va sans dire que de ce côté sont toutes les vertus, toutes les qualités, toutes les aspirations généreuses. C'est dans ce roman que M. Victor Hugo ose appeler les exécutions de la Terreur une « hémorragie nécessaire. » Il y remue les boues fétides de la Révolution — malheureusement avec une plume d'or. M. Jules Claretie, dans les *Muscadins*, poursuit le même but et soutient les mêmes sophismes. M. Hector Malot, dans l'*Auberge de Paris*, va encore plus loin : il réhabilite les hommes de la Commune. Innombra-

bles sont les romans de ce genre parus depuis 1871. Mais nous ne pouvons et ne devons citer que ceux qui ont une réelle valeur littéraire. Ce ne sont peut-être pas cependant les plus néfastes. Les romans populaires de MM. Erckman-Chatrian, faussement qualifiés de « nationaux, » offrent, à notre avis, plus de danger. Sous un vernis républicain, ces romans prêchent l'indiscipline militaire, la haine des supériorités sociales et le mépris des classes dirigeantes. Nous ne disons pas que les classes dirigeantes n'aient rien à se reprocher ; mais, est-ce en leur attribuant des vices qu'elles n'ont point ou en grossissant ceux qu'elles ont, que l'on corrigera ceux du peuple ? Allons donc !... C'est pourtant là le dernier mot des romans prétendus nationaux des auteurs de l'*Histoire du plébiscite*.

Au milieu de ces aberrations, une chose nous paraît consolante. C'est que si beaucoup d'écrivains libres-penseurs se constituent les apologistes des hommes et des doctrines de la Révolution, la littérature sérieuse ne manque pas de plumes honnêtes pour réduire à néant la légende révolutionnaire. Ainsi, M. Charles d'Héricault, dans *Thermidor*, la *Grande Nuit*, les *Cousins de Normandie ;* M. Quinton, dans *Un Gentilhomme de 89*, M. Charles Dubois, dans *Maître Ollivier ;* M. de Barthélemy, dans *Pierre le Peillarot* et l'*Affiquet de la marquise ;* M. du Boisgobey, dans les *Collets noirs ;* Madame Raoul de Navery, dans *Patira*, le *Trésor de l'abbaye* et le *Capitaine Roscoff ;* M. Barbey d'Aurevilly, dans le *Chevalier Destouches*, — et tant d'autres que j'oublie, ont, sans rien sacrifier des droits de l'imagination, vigoureusement et énergiquement rétabli sur son piédestal la vérité historique. Leurs œuvres ne sont pas égales, ni moralement ni esthétiquement parlant, mais elles ont toutes un cachet de sincérité qui s'impose, et toutes font également détester la Révolution. Je m'en voudrais de ne pas mentionner ici, à ce propos, un excellent roman de M. Albéric Second, les *Demoiselles du Ronçay*, où sont peints de main de maître et pas flattés du tout les abatteurs de croix de mission et les faux libéraux de 1830. Signalons aussi les romans fort dramatiques de M. A. de Lamothe contre la Terreur de 93 et contre la Commune de 1871. Ces romans ont paru dans l'*Ouvrier*, feuille du meilleur esprit, qui s'adresse spécialement à l'atelier et à l'usine.

Il est temps, avant de finir, d'attirer un moment l'attention sur les romans religieux, les romans catholiques. La conversion récente de M. Paul Féval nous fournit une transition toute naturelle. Jusqu'ici, il faut bien l'avouer, le roman catholique, plein de bonnes intentions, ne paraissait pas se douter du grand rôle qu'il est appelé à jouer. En dehors de quelques glorieuses excep-

tions, les romanciers catholiques se défendaient comme d'un crime de décrire certaines passions de l'âme, et, pourvu que leurs idées fussent irréprochables, faisaient bon marché de la forme, — comme si, dans le roman surtout, la forme n'était pas indispensable à l'idée. Déplorables tendances contre lesquelles on ne saurait trop réagir ! Un de nos plus savants collègues, M. Léon Gautier, a déjà bien souvent traité cette question — et il a eu raison, car c'est une question de vie ou de mort pour la littérature catholique. En effet, qu'importent vos bonnes intentions, si vos livres suintent l'ennui, s'ils ne disent rien à l'esprit, s'ils ne passionnent pas le lecteur. Ils ne seront pas lus — et c'est la destinée d'une foule d'auteurs catholiques qui n'ont pas compris que le catholicisme était assez fort, assez puissant, assez fécond pour vivifier toutes les branches de l'art et pour peindre, sans offenser en rien la morale, les diverses passions de l'âme humaine. M. Paul Féval nous en donne aujourd'hui un éclatant exemple. M. Paul Féval s'est converti, mais, comme le disait une femme d'esprit, il s'est converti de tout, excepté de son talent. Il avait l'invention, la vigueur, le mouvement, le feu sacré ou le feu profane, le diable au corps, l'originalité, la science dramatique et un style des plus pittoresques. Tout cela lui est resté avec cette heureuse modification que ses qualités exubérantes dégénéraient naguère aisément en défauts, tandis qu'actuellement sa bonne humeur s'est nuancée d'émotion, sa verve s'est augmentée d'un sincère sentiment d'indignation contre le mal, son imagination a gagné en profondeur, sa forme enfin, sans cesser d'être pittoresque et primesautière, s'est débarrassée des scories de mauvais goût et des broussailles encombrantes. C'est toujours Paul Féval, mais un Paul Féval retrempé, renouvelé ; il faisait rire ou pleurer, il fait encore pleurer ou rire ; mais il fait penser aussi. La sève coule en lui plus pure et plus généreuse. Lisez les *Étapes d'une conversion* et *Pierre Blot,* les deux œuvres de sa nouvelle vie — et vous verrez s'il y a la moindre exagération dans le portrait que nous venons de faire. Lisez surtout, dans les *Étapes,* le chapitre de la *Mort du père.* C'est empoignant, saisissant. M. Paul Féval n'a rien écrit de plus beau, et cela sans phrases, sans effets cherchés, tout simplement, tout véridiquement, avec l'esprit de son cœur. M. Paul Féval revoit et corrige ses œuvres anciennes. Il a déjà publié, dans cette catégorie, les *Contes de Bretagne,* la *Fée des grèves,* l'*Homme de fer, Frère Tranquille,* la *Fille du Juif-Errant,* le *Château de velours, Châteaupauvre,* la *Louve* et *Valentine de Rohan.* Ces œuvres sont aussi intéressantes que morales et marquent une étape nouvelle dans la littérature catholique.

L'impulsion d'ailleurs est donnée, et, tout à côté de M. Paul Féval, nous avons à citer des romanciers d'un véritable mérite : M. Charles Buet qui, dans le *Crime de Maltaverne* et dans ses *Légendes Savoisiennes*, s'est révélé maître ; MM^mes^ Raoul de Navery, Mathilde Bourdon, Dorothée de Boden, Étienne Marcel, Zénaïde Fleuriot, Marie Maréchal, dont les œuvres gracieuses s'adressent spécialement aux jeunes filles ; M^me^ Julie Lavergne, qui conte si bien ; Jean Lander, dont les paysanneries bretonnes sont si vraies, si sincères et si chrétiennes ; M. Eugène de Margerie, qui fustige avec tant de verve les travers et les ridicules de la libre-pensée ; M. Antonin Rondelet, qui, dans l'*Oncle Ambroise*, a fait ressortir avec tant d'esprit les vices de la mauvaise éducation et les avantages de l'éducation chrétienne ; l'auteur enfin de la *Perle d'Antioche* et tous ceux qui, comme lui, ont pu cultiver avec bonheur un genre difficile dont l'incomparable *Fabiola* demeure incontestablement le chef-d'œuvre.

Tout à côté de la littérature religieuse proprement dite, il faut placer des romanciers d'un grand mérite qui, par leurs idées, leurs tendances et leurs œuvres, peuvent se réclamer du catholicisme. Voici, par exemple, Madame Augustus Craven, l'auteur de ces délicieuses productions qui ont nom le *Récit d'une sœur*, *Fleurange* et le *Mot de l'énigme*. Il y a, dans la façon dont Madame Craven présente ses personnages, quelque chose du chaste pinceau d'Hippolyte Flandrin. C'est un écrivain d'une rare élévation d'esprit, d'une grande délicatesse de sentiments et d'une véritable distinction de style. Dans un tout autre genre, mais toujours catholique, malgré ses écarts de plume, voici M. Barbey d'Aurevilly, l'auteur du *Prêtre marié* et de l'*Ensorcelée*. Ces deux romans sont d'une puissance d'imagination inouïe — et la littérature moderne n'offre peut-être, comme création, rien de comparable à l'austère figure de cet abbé de la Croix-Jugan, soldat de la féodalité catholique, qui s'est jeté dans la chouannerie comme dans une croisade, qui a été défiguré par les bleus et qui meurt tué par un de leurs partisans sur l'autel même, en disant la messe, à l'instar de saint Thomas Becket de Cantorbéry.

A la littérature catholique se rattachent encore, non par toutes leurs œuvres, mais par les principales, M. Charles Deslys, l'auteur de *Sœur Louise*, de la *Loi de Dieu* et de la *Dot d'Irène ;* Madame Claire de Chandeneux, qui s'est fait une spécialité des romans militaires ; M. G. de la Landelle qui s'est, à peu près, confiné dans le roman maritime ; M. Xavier Marmier enfin, conteur impeccable, qui ressuscite dans un langage si harmonieux et si pur, les traditions populaires de la Norvège, et qui, dans

les *Voyages de Nils*, sait si bien nous intéresser aux aventures d'un Jérôme Paturot allemand, lequel s'en est allé, lui aussi, à la recherche de la meilleure des Républiques et doit courir encore.

J'ai fini ma tâche, et pourtant je n'ai pas tout dit. Je n'ai parlé ni des conteurs à la mode, tels que MM. Mérimée, Quatrelles, Mérinos, Tourgueneff, Laboulaye, ni des romanciers qui, à l'exemple du prince Lubomirski, d'Henri Gréville et d'Augusta Coupey, se sont mis à écrire en français des romans russes ; ni de certaines plumes féminines qui, si elles ne sont pas à l'abri de critique, comme Gustave Haller, l'auteur du *Bleuet*, ne sont pas sans talent ; ni des traductions françaises des meilleurs romans anglais, allemands et italiens.

Mais le temps nous presse — et ceci d'ailleurs n'est pas une Étude du roman contemporain ; c'est un simple Rapport sur les productions les plus saillantes (en bien ou en mal) qui ont paru en ces dernières années. Nous croyons n'avoir rien oublié d'essentiel. Il nous reste à tirer la conclusion.

Les œuvres malsaines l'emportent de beaucoup sur les œuvres honnêtes et moralisatrices. C'est d'un fâcheux augure. Est-il vrai, comme a dit M. de Bonald, que la littérature soit l'expression de la société ? En ce cas, la société actuelle est bien malade, bien dévoyée, bien matérialisée, bien dépourvue d'idéal. Diderot écrivait un jour à l'athée Naigeon : « Ce ne sont pas les mauvais livres qui font les mauvaises mœurs d'un peuple ; mais ce sont les mauvaises mœurs d'un peuple qui font les mauvais livres ; ils sont comme les exhalaisons pestilentielles d'un cloaque. » Les mauvais livres, quoi qu'en dise Diderot, ne contribuent que trop à faire les mauvaises mœurs ; mais il n'en est pas moins certain que les mauvaises mœurs coopèrent essentiellement à la production des mauvais livres, et, sous ce rapport, le paradoxal encyclopédiste se rencontre avec le philosophe catholique. D'où l'on peut inférer que la littérature réaliste et révolutionnaire qui tend à prédominer de nos jours est la parfaite expression de notre « cloaque » social.

Mais au-dessus de ces hontes, il y a le Vrai, il y a le Beau, il y a le Bien. Et cette immortelle et rayonnante Trinité ne manque pas, vous venez de le voir, d'ardents et zélés adorateurs. Ceux-là, tôt ou tard, fermeront le « cloaque ; » mais il faut augmenter leur nombre, il faut surtout les encourager, et c'est là la double mission de la Société bibliographique universelle.

BRUXELLES. — A. VROMANT, IMP.-ÉDIT., 3, RUE DE LA CHAPELLE.

2° Publications périodiques et journaux. — Périodiques français et des pays de langue française, *par* M. J. DE BERNON. — Périodiques allemands, *par* M. C. REICHENBACH. — Périodiques anglais, *par* M. GUSTAVE MASSON. — Périodiques italiens et espagnols, *par* M. le comte DE PUYMAIGRE. — Périodiques russes, *par* le R. P. MARTINOV. — Périodiques polonais, *par* M. BRONISLAS ZALESKI. — La Presse en Angleterre, *par* M. DE BERNHARDT. — La Presse en Allemagne, *par* M. C. REICHENBACH.

—

2e SECTION — PUBLICATIONS POPULAIRES

1° Livres. — Littérature populaire en France, *par* M. le comte DE MOUSTIER. — Littérature populaire en Angleterre, *par* M. Gustave MASSON. — Littérature populaire en Allemagne, *par* M. C. REICHENBACH. — Littérature populaire en Suisse, *par* M. PHILIPONA. — **2° Publications périodiques et journaux populaires,** *par* M. Alfred DE BESANCENET. — **3° Tracts, almanachs et images,** *par* M. Léon GAUTIER. — **4° Moyens de diffusion,** *par* M. le marquis DE BIENCOURT. — **5° Bibliographie des publications populaires,** *par* M. le vicomte DE SAINT-MAURIS. — **6° Bibliothèques populaires,** *par* M. le vicomte DE SAINT-MAURIS.

—

3e SECTION — BIBLIOGRAPHIE PROPREMENT DITE

1° Bibliologie. — Systèmes de classement, Bibliographies générales collectives, *par* M. F. ESCARD. — **2° Bibliographies périodiques nationales contemporaines,** *par* M. G. PAWLOWSKI. — **3° Bibliographies périodiques par spécialités,** *par* M. G. PAWLOWSKI. — **4° Bibliographies générales ou nationales par spécialités,** *par* M. G. PAWLOWSKI. — **5° Revues critiques de Bibliographie,** *par* M. Ch. DEJACE. — **6° Monographies bibliographiques individuelles.** — (Bibliog. molièresque, cornélienne, dantesque, etc...) *par* M. G. PAWLOWSKI. — **7° Mouvement de la production depuis 10 ans dans les différents pays,** *par* M. E. BABELON. — **8° La Conférence des Bibliothécaires de Londres en 1877,** *par* M. le comte DE MARSY.

—

4e SECTION — SOCIÉTÉS ET RELATIONS INTERNATIONALES

1° Sociétés bibliographiques : En France, *par* M. DE BEAUCOURT. — En Allemagne, *par* M. J. DE BERNON. — **2° Sociétés savantes ayant un caractère international.** — L'Institut Smithsonien, *par* M. J. VAESEN. — **3° Type d'une Société d'étude et de production.** — Bibliothèque, Salon de lecture, bibliothèque circulante. — **4° Publications internationales à entreprendre,** *par* le Rév. H. FORMBY. — **5° Échanges internationaux, traductions, reproductions d'ouvrages et de gravures.** — **6° Relations à établir pour la publicité, la vente, etc. Dépôts et correspondants à l'étranger.** — Bureau néerlandais, *par* M. le comte de MARSY. — **7° Organisation provinciale de la Société bibliographique. — Création de sections d'étude au sein de la Société,** *par* M. J. DE BERNON

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

Le *Polybiblion*, *Revue bibliographique universelle*, parait depuis 1868. Ce recueil voit chaque jour s'accroître son public, non-seulement en France, où il méritait d'être apprécié, mais dans les diverses régions de l'Europe et des autres parties du monde. La cause d'un tel succès n'est pas difficile à expliquer : le *Polybiblion* répondait à un besoin général. Il s'adresse tout à la fois aux savants, aux littérateurs, aux journalistes, aux étudiants, aux gens du monde.

Le *Polybiblion* paraît en deux parties distinctes qui peuvent être l'objet d'abonnements séparés.

La première (*partie littéraire*) forme par mois une livraison de six feuilles d'impression contenant : 1° Des articles d'ensemble sur les différentes branches de la science et de la littérature ; — 2° Des Comptes rendus de publications françaises et étrangères ; — 3° Un Bulletin faisant connaître les ouvrages récents et de moindre importance ; — 4° Des articles Variétés ; — 5° Une Chronique, résumant tous les faits se rattachant à la spécialité du Recueil ; — 6° Une Correspondance offrant des renseignements bibliographiques ; — 7° Des Questions et Réponses sur des points littéraires, historiques, biographiques, bibliographiques, etc.

La seconde (*partie technique*) forme par mois une livraison de deux à trois feuilles d'impression contenant : 1° Une Bibliographie méthodique des ouvrages récents publiés en France et à l'étranger ; — 2° Les Sommaires des principales revues françaises et étrangères ; — 3° Les Sommaires des mémoires des Sociétés savantes de France ; — 4° Les Sommaires des articles littéraires des grands journaux de Paris.

Enfin, le *Polybiblion* contient un *Bulletin d'annonces* de librairie, auquel est joint, sous le titres de *Demandes et Offres*, un catalogue de livres d'occasion, utile aux amateurs qui veulent se débarasser d'ouvrages en double ou dont ils n'ont plus besoin.

Chaque volume se termine par d'amples tables, d'une inappréciable utilité, à savoir : pour la partie littéraire, deux tables, l'une méthodique, l'autre des auteurs dont les ouvrages ont été analysés, et une table alphabétique des noms contenus dans les *Variétés*, dans la *Chronique* et dans les *Questions et Réponses ;* pour la partie technique, une table alphabétique des noms d'auteurs, une table des ouvrages anonymes, enfin une table des revues rangées par contrées.

Prix d'abonnement. — Les prix d'abonnement sont ainsi fixés :

Partie littéraire, pour la France, 15 fr. par an ; pour les pays faisant partie de l'Union des postes, 16 fr.

Partie technique, France, 10 fr. ; pour les pays faisant partie de l'Union des postes, 11 fr.

Les deux parties réunies, France, 20 fr. ; pour les pays faisant partie de l'Union des postes, 22 fr.

Pour les autres pays que ceux ci-dessus indiqués, le port en sus.

Une livraison prise séparément. — Prix : 1 fr. 50.

Les abonnements partent du 1er janvier de chaque année, et sont payables en un mandat sur la poste à l'ordre du Gérant du *Polybiblion*, 35 rue de Grenelle, à Paris.

Collections. — Les années 1868-78 sont en vente, et forment vingt-quatre volumes gr. in-8, du prix de 7 fr. 50 chacun.

Bruxelles. — A. Vromant, imp.-édit.

Scanné le 1er octobre 2011 par Alain Auzas.